

LE RECUEIL DE LA SALLE DES PATRIARCHES

TSOU-T'ANG TSI

PAR

PAUL DEMIÉVILLE

À la longue liste des collections de notices sur les „maîtres-patriarches” de l'école du Tch'an (Dhyāna, Zen) est venu s'ajouter récemment un ouvrage du plus vif intérêt, le „Recueil de la salle des patriarches” (*Tsou-t'ang tsi* 祖堂集), compilé sous les Cinq Dynasties, en 952, à Ts'iuan-tcheou 泉州 dans le Fou-kien, le Zayton des voyageurs arabes et italiens du Moyen Âge, non loin d'Amoy sur la côte du détroit de Formose. Pour des raisons tenant sans doute aux troubles politiques de l'époque, ce document important semble avoir disparu en Chine peu après sa publication; les grands recueils des Song, à partir du *Tch'ouan-teng lou* de l'ère King-tö (*Taishō*, n° 2076) qui ne lui est postérieur que d'un demi-siècle, ne le connaissent pas ¹⁾. Les 386 planches xylographiques du *Tsou-t'ang tsi*, gravées en 1245, ont été retrouvées dans un monastère du sud-est de la Corée, le Hae-in sa 海印寺, district de Hyap-tchön 陝川郡, province méridionale de Kyöng-sang 慶尙南通, parmi celles d'une quinzaine d'ouvrages extra-canoniques qui furent gravées alors en manière de supplément à la réédition coréenne du Canon bouddhique chinois gravée de 1236 à 1251 sous les auspices de la cour de Ko-ryö. Les planches de l'ancienne édition coréenne du Canon gravées au XI^e siècle avaient été détruites en 1231 par les troupes mongoles, et le roi Ko-djong 高宗 fit graver cette réédition par les soins d'un “contrôleur général spécialement affecté au Grand Piṭaka”, 分司大藏都監 ²⁾. C'est

¹⁾ Pas même son titre, quoi qu'en ait pensé Ui Hakuju; cf. l'article de Yanagida de 1953 (cité ci-dessous, p. 265, n. 3), p. 80, n. 29. Cette ignorance est d'autant plus curieuse que, par son contenu comme par sa forme, le *King-tö tchouan-teng lou* est fort semblable au *Tsou-t'ang tsi*, et qu'avait été mêlé aux origines de sa compilation le moine Yuan-lien de Kouang-houei 廣慧元璉 (951-1036) qui avait été un disciple de Wen-teng, le préfacier du *Tsou-t'ang tsi*; voir l'article de Yanagida de 1964 (inf., p. 265, n. 4), p. 14.

²⁾ Sur la réédition coréenne du XIII^e siècle, voir mon étude sur les éditions imprimées du Canon chinois, *BEFEO*, XXIV (1924), pp. 195-199. Une

seulement il y a une trentaine d'années qu'un tirage des planches du *Tsou-t'ang tsi* fut donné à l'Université Hanazono de Kyōto, spécialisée dans l'enseignement et l'étude du Zen, par un des ses professeurs qui le tenait d'un ancien abbé du Hae-in sa ¹⁾. Une copie extrêmement soignée, reproduisant scrupuleusement jusqu'aux fautes et aux graphies aberrantes de l'original, en fut exécutée par Yanagida Seizan 柳田聖山 et publiée en cinq volumes par la même université. Vite épuisée, elle a été rééditée en 1960 et l'Université Hanazono a bien voulu m'en envoyer alors un exemplaire. Plus récemment, en 1965, un fac-similé phototypique du *Tsou-t'ang tsi* en un volume, reposant sur un nouveau tirage des planches, a été publié en appendice aux "Mélanges sur l'histoire du bouddhisme" offerts au professeur Djo Myōng-gi 趙明基, de l'Université bouddhique de Séoul ²⁾, avec une introduction (en coréen) du bibliothécaire et bibliographe Min Yōng-gyu 閔泳珪, dont j'avais eu le plaisir de recevoir précédemment la visite. Le format de ce fac-similé est fortement réduit (sur chaque page sont reproduites trois pages de l'original), mais le texte reste assez clair et généralement lisible pour qui a bon œil. On dispose donc maintenant de deux excellentes rééditions de cet ouvrage longtemps oublié.

Le *Tsou-t'ang tsi* se situe chronologiquement d'une part entre le *Pao-lin tchouan* 寶林傳 de Tche-kiu 智炬 (801) et ses suites par Hiuan-wei 玄偉 (*Cheng-tcheou tsi* 聖胄集, 898-900 ³⁾) et par Wei-

nouvelle édition de cette réédition a été récemment publiée en Corée sous le titre (fâcheux) de *Tripitaka Koreana*. Elle comprend 1.511 ouvrages (gravés sur les deux côtés des 81.258 planches du Hae-in sa) et a été mise dans le commerce sous deux formes, l'une en 1.360 volumes dans le format même des planches, l'autre en 50 volumes de format réduit. Cf. E. O. Reischauer dans *Saturday Evening Post*, 20 oct. 1956. ou J. W. de Jong dans *Hemisphere*, 13/4 (Canberra, avril 1969), pp. 26-29.

¹⁾ Les planches coréennes du *Tsou-t'ang tsi* avaient été signalées dès avril 1933 par Anayama Kōdō 宍山孝道 (non Shishiyama comme dit Yam-polsky, *Platform Sūtra* . . . , p. 51, n. 177) dans le n° 2 de la revue *Tōyō gakuen*, dont je ne dispose pas; cf. Iriya Yoshitaka dans *Chūgoku bungaku hō*, III (1955), p. 60, n. 13, ou Yanagida Seizan dans *Shoki zenshū shisho no kenkyū* (1967), p. 435, n. 1.

²⁾ Dong-guk taehak 東國大學. Titre complet dans *T'oung Pao*, LII, p. 378.

³⁾ Cf. Yanagida, *Shoki* . . . , pp. 399-404, et ci-dessus, p. 82. Je ne sais s'il subsiste quelque chose du *Siu pao-lin tchouan*, sur lequel voir Tokiwa Daijō, *Hōrinden no kenkyū* (Tōkyō, 1933), pp. 7-10. Wei-king, l'auteur du *Siu pao-lin tchouan*, était originaire de Fou-tcheou et avait été à ses débuts

king 惟勁 (*Siu pao-lin tchouan* 續寶林傳, 907-910) et, d'autre part, le grand *Tch'ouan-teng lou* de l'ère King-tō 景德傳燈錄 (1004), qui semble l'avoir ignoré comme on l'a vu plus haut. Mais le *Pao-lin tchouan* ne s'est conservé qu'aux deux tiers (six *kiuan* sur dix), et de ses suites, qui portaient sur les "maîtres-patriarches" du IX^e siècle, il ne subsiste presque rien. Le *Tsou-t'ang tsi*, au contraire, est parfaitement complet en vingt *kiuan*. C'est le plus ancien recueil de la "transmission de la lampe" qui nous soit parvenu intégralement. De plus sa langue, qui n'a pas été retouchée par les lettrés des Song, apporte sur le chinois vulgaire des T'ang une documentation d'une richesse et d'une authenticité exceptionnelles ¹⁾. La lecture n'en est pas aisée, car le texte abonde non seulement en vulgarismes d'une agressivité outrageuse, souvent inintelligibles dans l'état actuel de nos connaissances sur la langue parlée des T'ang, mais aussi en graphies aberrantes qui devaient être usuelles dans la Corée du XIII^e siècle, sans compter les fautes de copie ou de gravure qui sont nombreuses. La rédaction chinoise elle-même laisse parfois à désirer, les compilateurs ayant manifestement pratiqué des coupures plus ou moins arbitraires et maladroitement dans les documents dont ils disposaient, et l'interprétation des *logia* cités, toujours scabreuse en elle-même, en est rendue plus difficile encore. Ces *logia* occupent dans le *Tsou-t'ang tsi* une place beaucoup plus importante que les données proprement biographiques; celles-ci sont réduites. C'est bien un recueil de *fa-yao* 法要 comme le dit la préface, ainsi qu'on le verra ci-dessous. Il sera désormais indispensable de s'y reporter pour la critique des recueils de *logia* (*yu-lou* 語錄) édités sous les Song et dont le texte offre tant de variantes et de problèmes. Un autre apport précieux du *Tsou-t'ang tsi* est l'abondance des poèmes de

disciple de Yi-ts'ouen de Siue-fong (822-908), à la lignée duquel appartenaient les auteurs du *Tsou-t'ang tsi*. Le *Tsong-king lou* de Yen-cheou (961 p.C., *Taishō*, 2016), dans sa dernière partie (k. xciv-c), et le *Song kao-seng tchouan* de Tsan-ning (982-988 p.C., *Taishō*, 2061), bien qu'ils ne relèvent pas de l'école du Tch'an, citent aussi de nombreux *logia* de maîtres de Tch'an des Tang qui peuvent être comparés avec ceux du *Tsou-t'ang tsi*.

¹⁾ Un „Index du lexique de langue orale du *Tsou-t'ang tsi*” (sans explications des termes relevés) a été compilé par Ōta Tatsuo 太田長夫, auteur d'une bonne grammaire historique chinoise (1958, cf. *Revue bibl. de sinologie*, 4, n° 565), et publié en polygraphie en 1962 (*Sodōshū kōgo goi sakuin*, 61 pp.). Cet index est présenté de la même façon que le précieux „Index du lexique de langue orale du *Touen-houang pien-wen tsi*” publié par Iriya Yoshitaka en 1961 (*ib.*, 7, n° 515).

toutes sortes qui s'y trouvent cités et qui intéressent l'histoire littéraire. Doctrinalement, le *Tsou-t'ang tsi* se rattache à la secte du Sud, celle qui remontait à Houei-neng; les noms des maîtres de la secte du Nord y sont à peine mentionnés.

L'importance de cette source nouvelle n'a pas échappé aux savants chinois et japonais. Le rééditeur de Séoul cite à ce propos une longue lettre que lui écrivit en 1960, deux ans avant sa mort, l'illustre Hou Che 胡適 qui avait été, dès les années 1930, le véritable rénovateur des études sur le Tch'an¹⁾. Au Japon, le *Tsou-t'ang tsi* a été exploité par Ui Hakuju 宇井伯壽 (1882-1963) dans les deux derniers volumes de ses „Recherches sur l'histoire de l'école du Tch'an" (1941-1943)²⁾, où il en a traduit et commenté un certain nombre de passages. Mais c'est surtout Yanagida Seizan qui, après en avoir établi et publié une copie, s'en est activement occupé. Il en a fait l'objet de séminaires, d'abord au "Jim bun" de l'Université de Kyōto, avec la coopération d'éminents savants tels que Tsukamoto Zenryū, Iriya Yoshitaka, Fujiyoshi Jikai, Kimura Eiichi, Shimada Kenji, puis avec une équipe de l'Université Komazawa de Tōkyō. De ces séances de lecture collective ont résulté deux articles de Yanagida, l'un de 1953 intitulé "La valeur des matériaux du *Tsou-t'ang tsi*", qui constitue une notice bibliographique très poussée³⁾, l'autre de 1964 qui est un commentaire minutieux des premières pages du texte, avec deux traductions japonaises, l'une littérale, l'autre plus libre⁴⁾, et une introduction où l'auteur remarque que la lecture du *Tsou-t'ang tsi* nécessite un véritable décodage (*angō no dokukai*), tant y foisonnent les graphies aberrantes, caractères déformés, modifiés, abrégés, etc. Un relevé complet de ces graphies a été établi, mais malheureusement on n'en trouve qu'un petit spécimen dans un des articles de

¹⁾ La lettre de Hou Che (en anglais) a été publiée dans le „Bulletin de l'Association historique" de l'Université chrétienne Yōn-se 延世大學 de Séoul en 1963; cf. *T'oung Pao*, LI, p. 499.

²⁾ *Zengaku shi kenkyū*; cf. vol. II, p. 181.

³⁾ „*Sodōshū no shiryō kachi*", paru sous le nom de Yokoi 横井 Seizan, dans *Zengaku kenkyū* (Studies on Zen Buddhism, revue de l'Université Hanazono), n° 44, pp. 31-80. Une seconde partie annoncée ne semble pas avoir paru.

⁴⁾ „*Sodōshū no hōbun kenkyū*", *ib.*, n° 54, pp. 11-87. L'étude porte sur les neuf premières pages de l'édition de Kyōto (préfaces et notices sur les sept Buddha du passé). Une suite, également annoncée, n'a pas paru non plus que je sache.

Yanagida (1964, pp. 12-13). Il faut souhaiter qu'une suite soit donnée prochainement à ce travail des plus utiles, mais qui n'est qu'un début. La publication d'un index des noms propres, qui a probablement été établi sur fiches, serait particulièrement bienvenue.

Les auteurs du *Tsou-t'ang tsi* étaient deux maîtres de Tch'an du Tchao-k'ing sseu 招慶寺 de Ts'iuan-tcheou dont les noms mêmes ne nous sont connus que sous une forme incomplète, Tsing 靜 et Yun 筠. La préfecture de Ts'iuan releva jusqu'en 945 de l'„empire" de Min 大閩帝國, fondé en 933 par Wang Yen-kiun 王延鈞 dont le préfet Wang Yen-pin 王延彬 était un petit-neveu. La famille Wang, dont les membres se disputèrent âprement le trône de Min, étaient bouddhistes et fréquentaient assidûment les maîtres de Tch'an¹⁾. C'est Wang Yen-pin qui avait fondé en 906 le monastère Tchao-k'ing²⁾ pour un moine venu de Fou-tcheou, Houei-leng 慧稜 (854-932), un des successeurs du célèbre Yi-ts'ouen du Pic neigeux (près de Fou-tcheou) 雪峯義存 (822-908) dont la lignée remontait à Hing-sseu de Ts'ing-yuan 青原行思 († 740), disciple direct de Houei-neng³⁾. En 952, lors de la publication du *Tsou-t'ang tsi*, l'abbé du Tchao-k'ing sseu était Wen-teng 文澄⁴⁾, hao Tsing-sieou 淨修⁵⁾, qui rédigea la préface de l'ouvrage. Wen-teng avait composé, sans doute antérieurement, une série d'éloges (*song* 頌 ou *tsan* 讚) en huitains tétrasyllabiques, conformes à la vieille métrique de l'hymnologie, sur les patriarches indiens et chinois du Tch'an. Un manuscrit de ces éloges s'est retrouvé à

¹⁾ Sur le royaume, puis empire de Min et son importance comme centre de Tch'an, voir E. H. Schafer, *The Empire of Min* (Harvard-Yenching Institute, 1954), pp. 91-95, ou l'article de Chikusa Masaaki (1958) résumé dans *Revue bibl. de sinologie*, 4 (1964), n° 898.

²⁾ À ne pas confondre avec le Tch'ang-k'ing sseu 長慶寺 qui est le nom conféré, avec un panonceau, après la mort de Houei-leng au monastère de Fou-tcheou où celui-ci avait résidé avant d'être appelé à Ts'iuan-tcheou (*King-tô* . . . , xi, p. 286a, xviii, p. 347c).

³⁾ Houei-leng eut pour successeur au Tchao-k'ing sseu Tao-k'ouang 道匡, alias le *ho-chang* de Tchao-k'ing 招慶和尚, qui a une longue notice dans le *Tsou-t'ang tsi*, xiii, éd. Kyôto, IV, pp. 1-9.

⁴⁾ Alias Wen-teng 文澄, Sing-teng 省澄, etc. La prononciation du caractère 澄 est incertaine (*teng*, *t'eng*, *tcheng*, *tch'eng*) et le sens en est obscur (voir le *Tsi-yun* cité dans le dictionnaire de Morohashi, p. 925a). Peut-être la bonne leçon est-elle plutôt *teng* (ou *tch'eng*) 澄, qui offre un sens intelligible; voir sur ce caractère ma note dans *BEFEO*, XLIV (1951), p. 364.

⁵⁾ Ou encore Ming-kiue 明覺 ou Tchen-kiue 眞覺, hao qui lui sont attribués dans S. 1635, et dans le *King-tô* . . . (*Taishô*, 2076, xxix, p. 433b) où sont cités deux poèmes de lui.

Touen-houang ¹⁾); la plupart d'entre eux ont été incorporés dans le *Tsou-t'ang tsi*, à la fin des notices sur les patriarches. Le recueil de Touen-houang est préfacé par un nommé Houei-kouan, qui se dit moine du Tchong-nan chan 終南山僧慧觀. Le Tchong-nan chan est la montagne bien connue des environs de Tch'ang-ngan, dont elle était le Tibur. C'est donc sans doute de Tch'ang-ngan que ses poèmes étaient parvenus à Touen-houang, mais sans le *Tsou-t'ang tsi* qu'ils avaient probablement précédés. D'après un colophon à l'encre rouge, le manuscrit de Touen-houang a été copié par Tao-tchen 道眞, un scribe bien connu dont les copies datées s'échelonnent jusqu'au début des Song, de 964 à 987. C'est donc assez peu après leur composition que les éloges de Wen-teng durent gagner Touen-houang. D'après la préface de Houei-kouan, il semble que ce soit à la demande de celui-ci que Wen-teng ait composé ses éloges, peut-être à Tch'ang-ngan même où il se serait trouvé en séjour. C'est plus tard seulement que deux de ses disciples de Ts'iuan-tchou auraient compilé de *Tsou-t'ang tsi* et y auraient incorporé les vers de leur maître à la fin de leurs notices sur les "maîtres-patriarches" ²⁾. Wen-teng fait l'objet d'une longue notice dans le *Tsou-t'ang tsi* (k. xiii, éd. Kyōto, vol. IV, pp. 21-29) ³⁾. On y lit qu'avant de s'installer au Tchao-k'ing sseu il avait pérégriné à Wou et à Tch'ou 遊吳楚, c'est-à-dire dans les deux petits États qui occupaient alors la région du bas Fleuve Bleu, du Tchö-

¹⁾ Ce manuscrit, S. 1635, publié par Yabuki Yoshiteru en 1931, puis l'année suivante dans *Taishō*, n° 2861, a été réédité par Min Yōng-gyu, qui l'a consulté à Londres, dans l'introduction de son édition de 1965, pp. 3-7, avec l'indication des passages correspondants du *Tsou-t'ang tsi*. Un collationnement plus détaillé, avec le relevé des variantes, a été fait par Yanagida dans son article de 1953, pp. 61-65. Deux des poèmes manquent dans le *Tsou-t'ang tsi*, qui de son côté en ajoute quelques autres. Dans le titre du recueil de Touen-houang, l'auteur est dénommé Teng du Ts'ien-fo de Ts'iuan-tcheou 泉州千佛燈禪師; Ts'ien-fo devait être le nom d'un autre monastère de Ts'iuan-tcheou ou résida Wen-teng.

²⁾ Il y est appelé Fou-sien Tchao-k'ing ho-chang 福先招慶和尚. Fou-sien devait être le nom de quelque sseu 寺 ou yuan 院 de Ts'iuan-tcheou. Wen-teng était originaire de Sien-yeou, l'actuel P'ou-t'ien, au nord-est de Ts'iuan-tcheou. Sa filiation religieuse, à partir de Yi-ts'ouen de Siue-fong, avait passé par Ts'ong-tchan du [monastère] Pao-fou (à Tchang-tcheou 漳州, dans l'arrière-pays d'Amoy) 保福從展 (mort en 928); voir le tableau généalogique dressé par Yanagida dans son article de 1953, p. 44, et ses notes sur Wen-teng, *ib.*, pp. 44-54. Il a aussi une notice, plus brève mais assez pareille, dans *King-tō* . . . , *Taishō*, 2076, xxii, p. 382 a-b, où il est nommé Sing-teng 省燈.

³⁾ Voir aussi Yanagida, 1953, pp. 54-60.

kiang, du Kiang-si et du Ho-nan; peut-être put-il y recueillir des matériaux pour le *Tsou-t'ang tsi*. Sept ans avant la publication de celui-ci, en 945, Ts'üan-tcheon fut occupé (et pillé) par les troupes d'un autre État voisin, celui des T'ang Méridionaux 南唐 (933-975); il fut bientôt repris par un chef de guerre local, mais celui-ci se rallia aux T'ang Méridionaux et, en 977, la partie méridionale du Fou-kien fut cédée aux Song, qui avaient pris le pouvoir dans le nord en 960. C'est donc sous les T'ang Méridionaux que fut publié le *Tsou-t'ang tsi*, ainsi que le confirme le libellé de sa date qui est indiquée dans un passage du texte ¹⁾. On comprend qu'au milieu de toutes ces péripéties le *Tsou-t'ang tsi* ait pu se perdre en Chine. Trois ans après sa publication devait se déclencher dans la Chine centrale et septentrionale, sous les Tcheou Postérieurs, une grande proscription du bouddhisme qui passe dans l'histoire du bouddhisme chinois pour la quatrième "catastrophe de la Loi" (*fa-nan* 法難). Comment l'ouvrage parvint-il en Corée? Il comprend des notices sur un certain nombre de moines coréens ayant visité la Chine; on a même pu se demander si les auteurs n'en étaient pas d'origine coréenne ²⁾.

Le *Tsou-t'ang tsi* est précédé de la préface de Wen-teng, qui s'y désigne lui-même comme l'„abbé du Tchao-k'ing sseu de Ts'üan-tcheou". Après des considérations générales d'une rhétorique intraduisible, on lit dans cette préface:

L'enseignement par la parole ³⁾ est très répandu dans le monde, mais la filière n'en a pas encore été ordonnée selon la succession des maîtres. On peut toujours penser à un assèchement des eaux [perte de la tradition] et à la confusion des caractères *wou* (corbeau) et *ma* (cheval: erreurs dans la tradition]. Voici maintenant que les deux *bhadanta* de Tch'an, Tsing et Yun

¹⁾ Année *jen-tseu* de Pao-ta 保大, k.i, éd. Kyōto, I, p. 26. Yanagida, dans son article de 1953, p. 43, pense que la compilation du *Tsou-t'ang tsi* put être entreprise dès les environs de 925.

²⁾ C'est une question que se pose Yanagida, 1964, p. 16. Les moines coréens qui ont des notices dans le *Tsou-t'ang tsi* n'en ont point dans le *King-tō* . . . , où leurs noms seuls sont mentionnés (*ib.*, p. 47). Sept maîtres de Tch'an coréens sont mentionnés au k. ix du *Tsou-t'ang tsi* (éd. Kyōto, V, pp. 8-35); malheureusement ceux d'entre eux qui ont des dates sont tous morts avant le début du X^e siècle.

³⁾ *Yen-kiao* 言教, qui correspond parfois au sanscrit *nirukti*, s'applique dans le Tch'an à un enseignement d'ordre inférieur et conventionnel, l'absolu suprême échappant à toute expression verbale.

靜篤二禪德, du [monastère] Tchao-k'ing, ont sorti de leurs manches ¹⁾ [des notices sur] l'essentiel de la Loi (*fa-yao* 法要, [se rapportant aux „maîtres-patriarches"]) de toutes régions, anciens et modernes, et qu'ils ont récemment compilées en un volume. Ils l'ont intitulé „Recueil de la salle des patriarches". On peut dire que c'est là un collier de perles et de jade, un volume considérable à enrouler et à dérouler. L'ayant reçu et goûté, je n'ai pu que me sentir l'âme purifiée. Ils m'ont dit d'en faire une préface. Ayant vainement tenté de me récuser, j'ai pris le pinceau et écrit tout droit. Puissent les coreligionnaires de haute vertu ne pas n'en vouloir!

Vient ensuite la notice suivante, due au „contrôleur" de la gravure coréenne du Canon, le moine Kwang-chun 釋匡隼 (=俊):

La préface ci-dessus, avec un volume du „Recueil de la salle des patriarches", avait circulé précédemment dans ce pays [la Corée]. Par la suite, il en est parvenu également un volume [plus complet?]. Sur la base de ce texte complet, nous nous sommes proposé respectueusement d'en graver des planches nouvelles pour l'impression, en vue d'une large diffusion. [Nous l'avons] maintenant divisé en vingt *kiuan*, où il est traité tout d'abord des sept Buddha [du passé], puis des vingt-sept patriarches de l'Inde, ainsi que des six générations [de maîtres-patriarches] de Chine, avec pour chacune de ces générations des branches soit principales, soit collatérales (代有傍正). La succession des maîtres ayant rang de patriarches y est notée intégralement. En suivant ces [filiations, pareilles à des] vaisseaux sanguins, l'antérieur et le postérieur se relie, telles les tablettes rangées dans le temple ancestral [et qui représentent] les descendants tant agnatiques que cognatiques. Cette compilation fait voir au complet les théories dispersées des maîtres éminents, les paroles diverses des hommes saints. Et ce que le *śramāṇa* Sök Kwang-chun espère, c'est que ce recueil chinois conjure à jamais toute trace de parcimonie de la Loi ²⁾. Notre infime bureau ³⁾ a fait voeu de servir à la diffusion des traités du Tch'an, afin qu'on en pénètre peu à peu les profondeurs mystérieuses. Qu'on veuille bien pardonner les erreurs!

Suit une liste des personnages figurant dans les vingt *kiuan* de l'ouvrage, en guise de table des matières: les sept Buddha du passé, vingt-sept patriarches indiens, six patriarches chinois de Bodhidharma à Houei-neng (total: 40 patriarches anciens), suivis

¹⁾ *Sieou-tch'ou* 袖出. On sait que les larges pans des manches servent de poches aux Chinois.

²⁾ *Si-fa* 惜法, terme péjoratif appliqué aux adeptes des deux Véhicules inférieurs qui gardent la Loi pour eux au lieu d'en faire don aux êtres.

³⁾ Le bureau de contrôle chargé de la gravure des planches du Canon.

des nombreuses lignées de maîtres remontant aux patriarches chinois, soit deux pour le premier, neuf pour le quatrième (formant la "secte du vide", *k'ong-tsong* 空宗), huit pour le cinquième (la "secte du Nord", *pei-tsong* 北宗), huit pour le sixième (Houei-neng), puis toutes les lignées et branches ultérieures (quarante-huit générations, *tai* 代): soit au total, est-il dit à la fin de la liste, 253 personnages, auxquels il faut en ajouter cinq qui ne figurent que dans la table et n'ont pas de notices. Yanagida Seizan arrive à un total légèrement différent (1964, pp. 46-47): 259 personnages, dont cinq sans notices ¹⁾. La liste des quarante premiers patriarches est la même que dans le *Pao-lin tchouan* et dans le "Sūtra de l'estrade" de Touen-houang. Les dénominations de "secte du vide" et de "secte du Nord" ne figurent que dans des notes en petits caractères et ont peut-être été ajoutées par les éditeurs coréens d'après la classification de l'historiographe Tsong-mi (780-841), qui employa ces termes.

Le *Tsou-t'ang tsi*, avec ses 386 pages originales (dûment numérotées page par page, c'est-à-dire planche par planche), devenues 769 pages dans la copie de Kyōto, est une mine dont l'exploitation exigera un long travail. La seule recherche comparative un peu poussée qui me soit connue est celle qui porte sur le plus grand des maîtres de Tch'an de la fin des T'ang, Yi-hiuan de Lin-tsi 臨濟義玄 (mort vers 866). Du collationnement de cette notice avec les sources plus tardives, entrepris par les savants japonais ²⁾, il ressort que le *Tsou-t'ang tsi* présente avec ces sources des divergences importantes et significatives. À titre de spécimen, on trouvera ci-dessous un essai — souvent incertain — de traduction de la notice du *Tsou-t'ang tsi* sur Lin-tsi, précédée de celle sur son maître Hi-yun de Houang-po 黃蘗希運 (mort vers 850), avec quelques références, dans les notes, aux sources parallèles.

¹⁾ Aux pages 25-46 de son article de 1964, Yanagida dresse un tableau complet et fort commode de ces personnages avec renvois aux *kiuan* et aux pages de l'édition de Kyōto, ainsi qu'aux notices correspondantes du *King-tō* ... de 1004 (*kiuan* et pages de *Taishō*, 2076).

²⁾ Yanagida, „Notes sur le *Lin-tsi lou*”, dans *Zengaku kenkyū*, 52 (1952), pp. 60-66; cf. ci-dessus, p. 88, n. 1 Voir aussi son édition critique et sa traduction annotée du *Lin-tsi lou* (*Kunchū Rinzaïroku*, Kyōto, Kichūdō, 1961), ou encore Rikugawa Taiun 陸川堆雲, „Le *Tsou-t'ang tsi* et la biographie de Lin-tsi”, dans *Rinzaï oyobi Rinzaïroku no kenkyū* (Tōkyō, Kikuya, 1949), pp. 121-135.

Notice sur Houang-po ¹⁾

Le *ho-chang* (*upādhyāya*) Houang-po succéda à Pai-tchang ²⁾; il résida à la sous-préfecture de Kao-ngan ³⁾. Le maître avait pour nom taboué ⁴⁾ Hi-yun; c'était un homme [enregistré comme originaire] de la sous-préfecture de Min, préfecture de Fou ⁵⁾.

Dès son jeune âge, il sortit de la [vie de] famille au monastère de l'Arbre à écorce jaune (Houang-po sseu ⁶⁾). Il avait un corps haut de sept pieds ⁷⁾, avec, sur le front, une perle de chair proéminente ⁸⁾.

¹⁾ *Tsou-t'ang ssi*, xvi, éd. Séoul, pp. 103c-104b, éd. Kyōto, IV, pp. 131-137. Cf. *King-tō* . . ., *Taishō*, 2076, ix, p. 266a-c; *Song kao-seng tchouan*, *Taishō*, 2061, xx, p. 842 b-c. Les entretiens de Houang-po avec le haut fonctionnaire P'ei Hieou 裴休 (ca. 797-870), tenus en 842 à Tchong-ling dans le Kiang-si, puis en 848 à Yuan-ling dans le Ngan-houei, sont inclus dans *Taishō*, 2012 A (*Tch'ouan-fa sin-yao* 傳法心要) et 2012 B (*Yuan-ling lou*). Ils ont été traduits — ou plutôt massacrés — en anglais par J. Blofeld en 1947 et 1958 (cf. *R. bibl. de sinologie*, 4, n° 896) et en français sur la première version anglaise qui est encore pire que la seconde (*Le mental cosmique selon la doctrine de Huang-po*, Paris, Adyar, 1951). Une édition du *Tch'ouan-sin fa-yao* portant la date de 1048 a été incluse sous les Yuan dans *King-tō* . . ., ix, pp. 270b-273a. On trouve encore des données sur Houang-po, parfois nouvelles, dans d'autres collections de *yu-lou* comme celle des „Anciens vénérables” (*Kou tsouen-sou yu-lou* 古尊宿語錄, XIII^e siècle) celle des „Quatre auteurs” (*Sseu-hia yu-lou*, 四家語錄, XIII^e siècle?), qui sont éditées dans le Supplément du Canon de Kyōto, II, xxiii, 4-5, et xxiv, 5. La notice du *Tsou-t'ang tsi* a d'autant plus de prix que ces autres collections ne nous sont parvenues que dans des éditions plus ou moins tardives. Voir aussi *Pi-yen lou* 碧巖錄, 11^e exemple (*Taishō*, 2003, ii, pp. 151b-152c), avec le commentaire (*p'ing-tch'ang*) de Yuan-wou (ca. 1111-1115), et la traduction de W. Gundert, *Bi-yān-lu*, I (Munich, 1960), pp. 221-237, qui ajoute une bonne notice sur Houang-po.

²⁾ Houai-hai de Pai-tchang 百丈懷海 (721-815), successeur de Ma-tsou, originaire comme Houang-po des environs de Fou-tcheou au Fou-kien, mais qui résida au mont des Cent *tchang* dans le Kiang-si, à l'ouest de Nan-tch'ang, non loin de Kao-ngan au nord. C'est auprès de lui que se forma Houang-po, arrivé au Kiang-si après la mort de Ma-tsou en 788.

³⁾ 高安, sous-préfecture actuelle du Kiang-si, au sud-ouest de Nan-tch'ang. Houang-po y passa la fin de sa vie. Au début de chaque notice, le *Tsou-t'ang tsi* indique en principe la résidence principale, avec le lieu d'origine (c'est-à-dire la sous-préfecture dont relevait le personnage dans les registres officiels).

⁴⁾ Nom personnel (religieux).

⁵⁾ L'actuel Fou-tcheou, chef-lieu du Fou-kien.

⁶⁾ *Houang-po* 黃檗 (ou 檗), *phillo dendron amurense*, grand arbre dont l'écorce, jaune à l'intérieur, sert à fabriquer de la teinture, du papier, une drogue. Le Houang-po chan se trouve dans la sous-préfecture de Fou-ts'ing 福清, au sud de Fou-tcheou.

⁷⁾ 2 m. 10.

⁸⁾ Telle l'*ūrṇā* du Buddha.

Naturellement et de naissance, il était libre de toute contrainte mesquine.

À ses débuts, s'étant rendu au mont T'ien-t'ai¹⁾ avec deux ou trois de ses contemporains, il rencontra en chemin un moine qui fit route avec eux en causant et riant, et ils partagèrent leurs besaces. Arrivés à une gorge, il se trouva que les eaux du torrent étaient enflées, ce qui arrêta leurs pas, et ils prirent un moment de repos. Le moine pressa Houang-po, à plusieurs reprises, de traverser avec lui. Houang-po, sans se douter de rien, lui dit: "Si tu veux traverser, tu n'as qu'à traverser!" Le moine retroussa son vêtement et traversa en marchant sur les flots; parvenu à l',„autre rive", il se retourna et appela Houang-po de la main, pour le faire traverser. Le maître le gourmanda, disant: „Ce bandit²⁾! Quel dommage que je n'aie pas su d'avance! Si j'avais su, je t'aurais cassé les pieds." Le moine poussa un soupir [d'admiration], disant: "Voilà un réceptacle du Grand Véhicule! Nous ne le valons point." Sur quoi il disparut soudain.

Par la suite, Houang-po se rendit à la capitale supérieure³⁾. Au cours d'une tournée d'aumônes, il arriva à la porte d'une maison où, disait-on, une vieille femme se tenait toujours derrière un écran. Celle-ci lui dit: "*Ho-chang*, vous êtes trop insatiable." Ce qu'entendant, le maître s'en étonna et la sonda, disant: „Pourquoi me reprocher d'être insatiable, alors que je n'ai pas encore reçu de nourriture?" La femme dit: „N'est-ce pas là justement être insatiable?" Le maître, à l'entendre, s'arrêta et sourit. Voyant sa tenue imposante et différente de celle des moines ordinaires, la bonne mère le fit entrer et lui offrit un repas végétarien⁴⁾. Puis elle l'interrogea sur ses consultations, ses études et sur ce qu'il faisait. Le maître ne put rien lui cacher; il lui révéla tout ce qu'il savait. La mère mentionna encore des implications subtiles [?] ⁵⁾.

¹⁾ Au sud du Tchö-kiang, non loin du Fou-kien. Cette anecdote se retrouve, avec des variantes plus ou moins importantes, dans le *King-tö* . . . , le *Song kao-seng tchouan* et la plupart des autres sources.

²⁾ *Tchö tsei-han* 這賊漢. Les autres sources ont *tseu-leao han* 自了漢, terme vulgaire qui se dit d'un égoïste, d'un homme qui ne pense qu'à soi. Ceux qui traversent vers l',„autre rive" sont les adeptes du Petit Véhicule, qui ne pensent qu'à leur propre salut au lieu de rester dans le monde pour sauver les autres êtres.

³⁾ Chang-tou 上都: Tch'ang-ngan, ainsi nommé dès 762. Cet épisode ne semble pas figurer dans les autres sources sur Houang-po.

⁴⁾ *Tchai-ts'an* 齋喰 (var. de 餐).

⁵⁾ 阿婆再提以舉微關. *Yi* 以 est peut-être pour *sseu* 似, auxiliaire courant des verbes signifiant „mentionner, rapporter" dans les textes Tch'an.

Alors, de manière subite, la porte du mystère s'ouvrit toute grande pour le maître. Il la remercia à maintes reprises et aurait voulu qu'elle l'enseignât. Mais elle lui dit : „J'ai un corps affligé des cinq obstructions ¹⁾, et ne suis donc point un réceptacle pour la Loi. J'ai entendu dire qu'à l'Ouest du Fleuve (Kiang-si) il y a le grand maître Pai-tchang, qui l'emporte sur toutes les sommités dans la forêt du Tch'an, tel le charpentier de Ying ²⁾. Vous pourriez y aller pour recevoir l'enseignement de ce qui vous est cher; et un jour, pour la Loi du Maître des hommes et des dieux, vous ne négligerez pas la postérité ³⁾.” On rapporte que cette femme avait consulté dans sa jeunesse le maître national Tchong ⁴⁾.

Suivant son conseil, le maître se rendit auprès de Pai-tchang. Il le salua et le questionna sur ce qu'il avait reçu de ses prédécesseurs et sur sa manière d'enseigner les hommes. Pai-tchang resta un long moment [sans rien dire]. Le maître lui dit : „Vous ne sauriez faire en sorte que votre postérité spirituelle soit interrompue!” Pai-tchang lui dit alors : „Je suis vraiment prêt à dire que tu es un *homme!*” Et il se leva, entra dans sa cellule et voulut en obstruer la porte. Le maître dit : „Si je suis venu, c'est seulement parce que je veux recevoir votre sceau et votre créance ⁵⁾; cela me suffirait.” Pai-tchang dit : „S'il en est ainsi, par la suite il ne faudra pas que tu trahisses ma créance.” Le maître s'installa alors [auprès de Pai-tchang] et y prolongea son séjour pendant des années.

Plus tard, il résida au mont de l'Arbre à écorce jaune (Houang-po chan) ⁶⁾, où affluèrent à l'envi des disciples du mystère; et le tambour

¹⁾ La condition féminine comporte cinq *āvaraṇa* (ou *nīvaraṇa*), dont l'un interdit aux femmes l'accès à la *bodhi*. Cf. Mochizuki, *Bukkyō daijiten*, p. 1228.

²⁾ Qui d'un moulinet de sa hache enlevait un grain sur le nez d'une statue (*Tchouang-tseu*, ch. XXIV).

³⁾ 不輕未耳後人, texte fautif? 未耳 est-il pour 末世, 末季? *Eul* 耳 peut avoir le sens d'„entendre” (la postérité qui n'a pas encore entendu [le Tch'an]); mais c'est là un sens rare et peu vraisemblable ici.

⁴⁾ 忠國師, *alias* Houei-tchong de Nan-yang 南陽慧忠 (683-769), un des disciples de Houei-neng, qui s'établit à Nan-yang du Ho-nan, puis à Tch'anggan où il jouit d'une grande faveur à la cour et auprès du peuple et reçut le titre de „maître national”. C'est là que la veille femme avait pu le „consulter” (*ts'an* 參). Il se rattachait à la lignée dissidente de Nieou-t'eu.

⁵⁾ 印信, son autorisation formelle. Le „sceau spirituel” 心印 est une expression courante en ce sens dans le Tch'an.

⁶⁾ À Kao-ngan du Kiang-si. Selon un usage fréquent chez les maîtres de Tch'an des T'ang, Houang-po avait donné à sa nouvelle résidence le nom de la montagne sur laquelle il avait fait son noviciat au Fou-kien.

de sa Loi fit trembler tout l'univers. Moines et laïcs accoururent; le flambeau de sa sagesse s'éleva à l'intérieur des mers. L'ayant vu, le sous-préfet de Kao-ngan ¹⁾ lui rendit hommage et composa un poème à son éloge ²⁾:

„Par un lettré accompli lui a été transmis le sceau spirituel;
 Sur le front il a une perle, et son corps mesure sept pieds.
 Suspendant son bourdon à étain ³⁾, pendant dix ans il a perché
 sur le[fleuve] Chou ⁴⁾;
 Tel une coupe qu'on fait flotter ⁵⁾, il a passé aujourd'hui sur la
 [rive du Tchang ⁶⁾].

¹⁾ 高安縣令. C'est évidemment P'ei Hieou (ci-dessus, p. 271, n. 1). Mais dans sa propre préface du *Tch'ouan-sin fa-yao*, datée du 28 novembre 857 (*Taishō*, 2012A, p. 379b, ou *King-tō* . . . , ix, p. 266b), il dit que lorsqu'il accueillit Houang-po à la préfecture de Hong 洪州 (Nan-tch'ang) en 842, il était „en inspection” à Tchong-ling 廉于鍾陸; Tchong-ling est le nom qui avait été donné à Hong-tcheou en 762 (*Kieou T'ang-chou*, xl, p. 14a, l. 2; *T'ang-chou*, xli, p. 7a, l. 12). Un *lien-tch'a che* 廉察使 était un fonctionnaire de l'administration centrale, relevant du censorat, qui était chargé d'une mission d'enquête ou d'inspection dans les préfectures et les sous-préfectures (R. des Rotours, *Traité des fonctionnaires* . . . , p. 292). On lit dans la biographie officielle de P'ei Hieou, *Kieou T'ang-chou*, clxxvii, pp. 7b-8a (éd. 1888), que dans les années Houei-tch'ang (841-846), après avoir été secrétaire au grand secrétariat impérial, il fut chargé (典二典) successivement de plusieurs préfectures (郡 = 州), sans doute à titre de censeur-inspecteur 監察御使 comme le dit le texte parallèle du *T'ang-chou*, clxxxii, p. 6b. Il est exclu qu'un fonctionnaire de son rang ait pu occuper un modeste poste de sous-préfet. Sur P'ei Hieou, voir aussi Maspero dans *BEFEO*, XIV, 4 (1914), pp. 4-7, qui a recueilli des anecdotes sur sa ferveur bouddhique — il s'affublait d'un froc de moine, mais en soie, pour s'en aller mendier bol en main, mais dans les maisons de chanteuses . . .

²⁾ Ce poème est cité entre autres dans *King-tō* . . . , ix, p. 266b, avec un commentaire qui en discute la chronologie.

³⁾ Son *khakkara*, c'est-à-dire qu'il interrompit ses pérégrinations.

⁴⁾ À Kao-ngan, où coulait la rivière de ce nom (蜀水, le Kin-kiang 錦江 actuel).

⁵⁾ Dans le jeu chinois bien connu.

⁶⁾ 漳 (ou 漳), le fleuve Yu-tchang sur les rives duquel se trouve Nan-tch'ang. C'est en 842 que P'ei Hieou invita Houang-po à venir de sa montagne, avec sa communauté, s'établir dans la ville préfectorale de Hong, le Nan-tch'ang actuel, où il l'installa au Long-hing sseu. La grande proscription de l'ère Houei-tch'ang menaçait alors le bouddhisme, et P'ei Hieou voulut sans doute prendre le maître sous sa protection. La proscription devait épargner dans chaque préfecture un monastère principal; à Hong-tcheou, ce fut probablement le Long-hing sseu, fondé et reconnu par l'État et qui existait en principe dans chaque préfecture.

Un millier de disciples éminents ¹⁾ suivent ses pas sublimes;
 Pour dix mille éons ²⁾, leurs offrandes d'encens et de fleurs
 leur font nouer des causes supérieures [de salut].
 Je voudrais en faire mon maître et devenir son disciple;
 On ne sait pas à qui il remettra sa Loi."

Un moine l'interrogea sur le sens de la venue de l'Occident [de Bodhidharma] ³⁾. Le maître le battit. Il dit à l'assemblée ⁴⁾: „Comment êtes-vous donc tous affligés de folie" ⁵⁾? Et d'un seul coup il les chassa avec son bâton, disant: „Vous n'êtes qu'une bande de buveurs de lie ⁶⁾! En pérégrinant ainsi, vous faites mourir de rire les gens! Mes frères, pour peu que vous voyiez quelque part huit cents ou mille personnes [réunies en communauté autour d'un maître], n'y allez donc pas! Il ne vous faut point ainsi n'avoir en vue que le bruit et l'agitation. Lorsque je pérégrinais, si parfois je rencontrais un gaillard [couché] à la racine des herbes, alors je le mettais à l'épreuve en lui piquant avec une aiguille le sommet de la tête; et si je reconnaissais qu'il ressentait une douleur, je lui offrais une besace pleine de riz ⁷⁾. Si les anciens avaient pris les choses aussi facilement que vous le faites, comment en serions-nous où nous en sommes aujourd'hui? Vous aussi, frères pérégrinants, il serait bon que vous fissiez aussi quelque effort [?]. Le savez-vous? Dans l'empire des grands T'ang, il n'y a pas de maîtres de Tch'an!" Quelqu'un demanda comment il pouvait dire qu'il n'y avait pas de maîtres de Tch'an, alors qu'en tous lieux des anciens étaient à l'œuvre pour sauver et convertir. Le maître dit: „Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de Tch'an; je dis seulement qu'il n'y a pas de maîtres!" Et il ajouta: „Ne voyez-vous donc pas, précepteur (*ācārya*), que Ma[-tsou] le grand maître avait quatre-vingts disciples

¹⁾ „Dragons-éléphants" 龍象, double sens du sanscrit *nāga*, épithète des saints d'une puissance éminente.

²⁾ Pour *wan-kie* 万劫 (*kalpa*), les autres sources ont *wan-li* 萬里, „[dans un rayon de] dix mille stades", qui convient moins bien.

³⁾ Type classique de question vaine et fallacieuse.

⁴⁾ Ce qui suit fait partie d'une prédication à collective adressée à la communauté assemblée dans la salle des prédications (示衆, 上堂) et dont le texte est reproduit dans la plupart des autres sources, *King-tō* . . ., *Sseu-kia yu-lou*, p. 420a, *Pi-yen lou*, trad. Gundert, I, pp. 227-228, ou encore *Fo-tsou li-tai t'ong-tsai* (de 1341, *Taishō*, 2036, xiv, pp. 638c-639a).

⁵⁾ *Houan-t'ien* 患顛; l'expression a disparu dans les autres sources.

⁶⁾ Vous ne connaissez que la lettre et non le sens, l'esprit.

⁷⁾ Il doit s'agir d'un anachorète qui „faisait le mort", comble de l'inactivité(?).

assis dans son aire d'éveil (*bodhimanda*), mais qu'il n'y en eut qu'un ou deux qui obtinrent son véritable œil de Loi? Lou-chan ¹⁾ fut l'un d'eux. Vous qui êtes sortis de la [vie de] famille, sachez bien qu'il y a des choses qui viennent de plus haut ²⁾. Ne voyez-vous pas qu'au dessous du quatrième patriarche ³⁾ il y eut le grand maître Jong de Nieou-t'euou ⁴⁾, qui discourait en tous sens et ignorait qu'il y eût un ressort pour s'envoler [?] ⁵⁾? C'est seulement si l'on a de l'œil et de la cervelle, que rien n'empêche de juger des questions d'orthodoxie et d'écoles. Dans les affaires humaines, vous êtes incapables de rien comprendre; vous ne savez que penser à des études verbales et à les fourrer dans votre sac de peau ⁶⁾! Et partout vous allez disant: Je comprends le Tch'an! Je comprends le Tao! Est-ce ainsi que vous pourrez mettre fin à votre transmission? À négliger les anciens, vous entrez en enfer aussi vite qu'une flèche est tirée. Pérégrinants, à peine entrez-vous par ma porte que je vous connais bien! Le savez-vous? Prenez garde, et hâtez-vous de faire effort! Ne vous contentez pas d'en prendre à votre aise; ne passez pas votre vie à ne vous occuper que d'avoir un bout de vêtement et une bouchée de nourriture. Les gens à l'œil clair se riraient de vous et, à la longue, vous seriez liquidés par des gaillards profanes [?] ⁷⁾. Regardez bien, au loin et au

¹⁾ Au lieu de Lou-chan 廬山, le *Fo-tsou li-tai t'ong-tsai* a Kouei-tsong, c'est-à-dire Tche-tch'ang de Kouei-tsong 歸宗智常, un des successeurs de Ma-tsou (709-788) et le maître de Ta-yu, lui-même maître de Lin-tsi. Celui-ci le comptait parmi ses ancêtres spirituels (*Lin-tsi lou*, éd. Yanagida, § 74, p. 129). Il résida au monastère Kouei-tsong du Lou-chan, dans le Kiang-si. Il a des notices dans le *Tsou-t'ang tsi*, xi, éd. Kyōto, IV, pp. 92-98, et dans le *King-tō* . . . , vii, p. 254c.

²⁾ C'est-à-dire du passé, 有從上來事 (事分, écrit le *Fo-tsou* . . .): une tradition.

³⁾ Tao-sin 道信 (580-651).

⁴⁾ Fa-jong de Nieou-t'euou (694-657), disciple de Tao-sin, qui ouvrit une lignée dissidente (voir *sup.*, p. 80).

⁵⁾ 向上一闢捩子. *Lie* 捩 signifie „tourner, tordre”. *Kouan-lie* (ou *li* 捩) est „un mécanisme qui, placé dans le corps d'un oiseau de bois, l'enlevait dans les airs” (*Kouang-ki*, cité dans le Dict. de Morohashi). Le même expression se retrouve, avec une explication qui m'est inintelligible, dans la notice sur Long-t'an, un disciple de Pao-fou mort en 933, lui aussi originaire de Fou-tcheou (*Tsou-t'ang tsi*, xiii, éd. Kyōto, IV, p. 21).

⁶⁾ Le corps humain. „Dans la peau de votre ventre”, dit *Fo-tsou* . . .

⁷⁾ 總被俗漢弄將去在. Pour *long* 弄 (var. de 筭, forme abrégée de 算?), *King-tō* . . . et *Fo-tsou* . . . ont *souan* 算, „régler son compte, liquider” (算帳?). Dans un *pien-wen* du *Touen-houang pien-wen tsi* (p. 761, l. 14), 算 semble signifier „faire du mal”.

près: qui donc est-ce qui est responsable [?] ¹⁾? Si vous comprenez, vous comprenez; si vous ne comprenez pas, dispersez-vous! Portez-vous bien ²⁾.” [. . . ³⁾].

Au cours de ses pérégrinations, le maître arriva chez Yen-kouan ⁴⁾. Celui-ci dit un jour: „Si la matière n'est autre que le vide, le vide n'a pas de sens; si le vide n'est autre que la matière, la matière n'a pas de sens” ⁵⁾. Le maître sortit [de l'assemblée] pour venir demander si telles étaient bien les paroles prononcées par le *ho-chang*: „Oui”, dit Yen-kouan. Le maître frappa alors une banquette de Tch'an ⁶⁾, disant: „Ceci est de la matière. Qu'est-ce qui est le vide?” Yen-kouan ne répondit pas.

Le maître fit aller ses disciples, au nombre de plus de huit cents, dans la préfecture de Hong ⁷⁾ pour y voir le préfet ⁸⁾. Celui-ci, tenant en main un bâton de Yue [?] ⁹⁾, demanda au maître quel était le caractère d'écriture [représenté par ce bâton ?]. Le maître dit: „Il manque un point”, et il le souffleta. Le préfet le salua comme un maître.

1) 且是阿誰面上事. Les autres sources ont 分上 pour 面上.

2) *Tchen-tchong* 珍重, formule d'adieu pour congédier l'auditeur.

3) Suivent ici des observations dialoguées sur le parole: „Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de Tch'an . . .” Y participent plusieurs disciples de Yit-s'ouen de Siue-fong (près Fou-tcheou, 822-908): Ts'ong-tchan de Pao-fou (à Tchang-tcheou, † 938); Hi de Pao-ngan (lui aussi de Tchang-tcheou); Chen-yen du Kou-chan (près Fou-tcheou); Ling-ts'an de Ts'ouei-yen (de Ming-tcheou au Tchö-kiang); etc.

4) Ts'i-ngan de Yen-kouan 鹽官齊安 (l'actuel Hai-ning du Tchö-kiang, sur la côte à l'est de Hang-tcheou), disciple de Ma-tsou. Houang-po se trouvait chez lui lorsqu'il eut la visite du futur empereur Siuan-tsong, qui devait régner de 847 à 859 et restaurer le bouddhisme après la proscription de Houei-tch'ang. Avant son avènement, alors qu'il vagabondait pour échapper à une cabale de cour, camouflé en *śrāmaṇera*, Houang-po lui aurait administré à Yen-kouan deux ou trois gifles qui sont célèbres dans les fastes du Tch'an en tant qu'exploit de sacrilège politique (*Song kao-seng tchouan*, *Taishō*, 2061, xi, p. 776c; *Fo-tsou t'ong-ki*, *T.*, 2035, xlii, p. 487a; *Fo-tsou li-tai t'ong-tsai*, xvi, p. 637c; voir aussi *Pi-yen lou*, trad. Gundert, 1, pp. 230-232).

5) Paradoxe de la *Prajñāpāramitā* (p. ex. *Hṛdaya-sūtra*: *yad rūpaṃ śā śūnyatā, śūnyatāiva rūpaṃ*), souvent discuté dans le Tch'an.

6) 禪床, banquette de bois, généralement cordée, sur laquelle on pratiquait la méditation.

7) Hong-tcheou, l'actuel Nan-tch'ang au Kiang-si.

8) 州主: P'ei Hieou.

9) *Yue-tchang* 越杖. Je ne sais de quoi il s'agit — sans doute d'un bâton qui évoquait par son apparence le caractère *tchou* 主, inscrit sur les tablettes ancestrales 神主, mais sans le point supérieur qui seul les sacralise et en fait les véritables habitacles de l'âme du mort.

Un jour, Monsieur le ministre P'ei¹⁾ ressentit un léger malaise et mourut incontinent. Le maître se trouvait justement chez lui; il ne le quitta pas, restant assis auprès de sa tête. Au bout d'un temps infini, le ministre revint à lui, et raconta ce qui s'était passé dans les ténèbres: „Quand je suis entré dans le monde des ténèbres, j'avais des pieds mais je ne marchais pas, j'avais des yeux mais je n'y voyais pas. Ayant marché quelque quarante-cinq stades²⁾, je fus fatigué; soudain je vis un étang et voulus y entrer. Il y eut un vieux *ho-chang* qui ne me le permit pas et qui fit *khat*³⁾. C'est pourquoi, maître, je vous revois.” Le maître dit: „Si vous n'aviez pas rencontré ce vieux moine, Monsieur le ministre, vous auriez dû aller chez les dragons”⁴⁾.

Le maître, en outre, fermait parfois le poing en disant: „Anciens de partout, votre vie entière est ici! Je peux lâcher ou ne pas lâcher.” — Un moine posa la question suivante à Tchao-k'ing: „Comment aurait-il lâché”? — „Je vous demande pardon [?]”⁵⁾, dit Tchao-k'ing. „Ce qu'il aurait fallu demander, c'est comment il n'aurait pas lâché.” Et il dit: „Cela mérite vingt coups de bâton.”

Pour le reste, nous n'avons pas vu les Notes sur ses faits et gestes⁶⁾.

Il reçut par décret impérial le nom posthume de „Maître de Tch'an qui tranche les limitations [de temps]”⁷⁾, et son stūpa le nom de „Vaste *karman*”⁸⁾.

¹⁾ P'ei Hieou. Histoire typique de descente aux enfers (voir mon article „Une descente aux enfers sous les T'ang”, sous presse à Prague dans les *Mélanges Průšek*).

²⁾ Une vingtaine de kilomètres.

³⁾ Prononciation T'ang du caractère *ho* 喝, l'éruption, si fréquemment utilisée dans la maïeutique de choc des maîtres de Tch'an.

⁴⁾ Au fond des eaux.

⁵⁾ *Chou ni* 恕你. Tchao-k'ing est un des abbés du Tchao-k'ing sseu de Ts'iuan-tcheou, soit Houei-leng, soit Tao-k'ouang, le maître de Wen-teng (ci-dessus, p. 266, n. 3). — Ce *logion* doit faire allusion à l'expression „faire le poing du maître” (*che-k'iuan* 師拳, *ācārya-muṣṭi*), qui se dit d'un maître avare de son enseignement.

⁶⁾ *Hing-lou* 行錄. Ils avaient donc eu vent d'un document écrit sur le vie (et les *logia*) de Houang-po. Ou encore, l'existence de tels documents était si courante qu'ils l'admettaient d'emblée. Voir ci-dessous, p. 286, n. 2.

⁷⁾ Touan-tsi tch'an-che 斷際禪師. On raconte que l'empereur Siuant-song lui avait tout d'abord conféré le titre posthume de „Maître de Tch'an à la conduite grossière” (粗行禪師, souvenir des gifles), qui fut changé ensuite sur rapport du ministre P'ei Hieou . . .

⁸⁾ Kouang-ye 廣業.

Notice sur Lin-tsi ¹⁾

Le *ho-chang* Lin-tsi succéda à Houang-po; il résida à la préfecture de Tchen ²⁾. Le maître avait pour nom [religieux] taboué Yi-hiuan, son nom de famille [laïc] était Hing ³⁾; c'était un homme [originaire] de Ts'ao [-tcheou]-Nan[-houa] ⁴⁾.

Après avoir consulté Houang-po ⁵⁾, il diffusa son œuvre de conversion au Nord du Fleuve ⁶⁾. Le filet qu'il tirait était vaste et

¹⁾ *Tsou-t'ang tsi*, xix, éd. Séoul, pp. 121b-122a; éd. Kyōto, V, pp. 98-102. Pour les travaux japonais de comparaison avec les textes parallèles et en particulier le *Lin-tsi lou*, voir ci-dessus, p. 270, n. 2. Le *Lin-tsi lou* n'a été édité qu'au XII^e siècle ou au plus tôt au XI^e, mais l'édition la plus ancienne qui nous en est parvenue n'est pas antérieure aux Yuan (XIV^e siècle). Il sera renvoyé à l'édition critique de Yanagida (1961, cf. *sup.* p. 270, n. 2). C'est également dans des éditions plus ou moins tardives que nous sont parvenus la plupart des autres textes les plus anciens, le *Tsong-king lou* de 961, *Taishō*, 2016, xcvi, p. 943c, le *Song kao-seng tchouan* de 982-988, T. 2061, xii, p. 779a-b (très bref), le *King-tō ich'ouan-teng lou* de 1004, T. 2076, xii, pp. 290c-299b, et xxviii, pp. 466-447a, le *T'ien-cheng kouang-teng lou* de 1038, Suppl. de Kyōto, IIB, viii, 4, k. xi-xii, le *Kou tsouen-sou yu-lou* du XII^e siècle, *ib.*, II, xxiii, 2, pp. 99b-110b, etc.

²⁾ Tchen-tcheou 鎮州, aujourd'hui Tcheng-ting 正定 dans l'ouest du Ho-peï, sur le chemin de fer Pékin-Han-k'ou, localité riveraine de la rivière Hou-t'o 滹沱 auprès de laquelle Lin-tsi fonda (en 854 ?) son monastère qu'il appela „Proche du gué”, *Lin-tsi* (d'où son nom).

³⁾ 刑.

⁴⁾ Il y a un mont Ts'ao-nan 曹南山 au sud de l'actuel Ts'ao-hien du Chan-tong, mais ces deux caractères doivent être ici une abréviation pour Ts'ao-tcheou Nan-houa 曹州南華 qui se trouve dans d'autres sources. La préfecture de Ts'ao, Ts'ao-tcheou, avait sous les T'ang son siège à l'actuel Ho-tsō 滹澤 (le Ts'ao-tcheou fou des Ts'ing), un peu au nord de la sous-préfecture actuelle de Ts'ao 曹縣 dans le sud-ouest du Chan-tong. Quant à Nan-houa, c'est le moderne Tong-ming 東明, une sous-préfecture toute voisine de Ho-tsō à l'ouest et qui se trouvait dans l'extrême sud de la province du Ho-peï jusqu'en 1936, puis fut transférée à cette date dans la province du Ho-nan. On sait qu'en 742 le philosophe Tchouang-tseu reçut le titre de *tchen-jen* de Nan-houa 南華真人: c'est à cette même date que, pour des raisons obscures, le nom de Nan-houa fut donné à cette sous-préfecture (*Kieou T'ang-chou*, xxxviii, éd. 1888, p. 22a; *T'ang-chou*, xxxviii, p. 5b). Lin-tsi était un concitoyen de Tchouang-tseu!

⁵⁾ Littéralement „fait pacte avec ce mobile de pointe qu'était Houang-po”, 契黃蘗鋒機.

⁶⁾ Non la province actuelle du Ho-peï 河北, mais tout le territoire situé au nord du cours inférieur du Fleuve Jaune et qui fut constitué en *tao* 道 au début des T'ang (627). À la différence de Houang-po, des auteurs du *Tsou-t'ang tsi* et de la majorité des maîtres de Tch'an des IX^e-X^e siècles, Lin-tsi était un homme du nord; cela se sent dans son tempérament.

rapide; l'enseignement qu'il révélait, obscur et profond. Nous exposerons sommairement une petite partie de ses indications sur ce qui, du secret axial, est difficile à faire connaître.

Une fois, il dit à l'assemblée ¹⁾: „Moi, le moine de montagne, je vous le dis clairement: dans le champ du corps [fait] des cinq *skandha*, il y a un homme vrai sans situation, qui apparaît dans toute sa prestance, sans rien qui le sépare ²⁾, fût-ce dans la mesure d'un poil ou d'un cheveu. Pourquoi ne savez-vous pas le faire vôtre?“ Il y eut alors quelqu'un qui demanda: „Comment est-il, cet homme sans situation?“ Le maître le battit, disant: „L'homme sans situation, c'est je ne sais quelle chose impure ³⁾!“ — Entendant rapporter cela, Siue-fong⁴⁾ dit: „Lin-tsi semble tout à fait avoir une main de maître.“ ⁵⁾

Le maître demanda à Lo-p'ou ⁶⁾: „Naguère ⁷⁾ il y a eu un homme qui pratiquait le bâton, un autre qui pratiquait le *khat*. Y en avait-il un qui fût [plus] proche, l'autre [plus] éloigné“ ⁸⁾? Lo-p'ou dit: „D'après ce que j'ai vu, aucun des deux n'était proche.“ Le

¹⁾ C'est la célèbre doctrine du *wou-wei tchen-jen* 無位真人, le *Mann ohne Eigenschaften* de Lin-tsi. Elle est exposée dans le *Lin-tsi lou* (Yanagida, § 13, p. 19), en termes très différents de ceux du *Tsou-t'ang tsi*, ainsi que dans la plupart des autres textes sur Lin-tsi. Celui qui se rapproche le plus du *Tsou-t'ang tsi* me paraît être *Tsong-king lou*, p. 943c, un peu plus bref.

²⁾ Soit de la vérité, soit de vous-mêmes, puisque c'est en vous-mêmes qu'est la vérité, dans l'„homme vrai“ qui est en vous.

³⁾ „Je ne sais quel bâtonnet à s'essuyer la merde“, dit le *Lin-tsi lou* (cette réplique manque dans le *Tsong-king lou*). Pour peu qu'on veuille le définir, le déterminer, le caractériser, l'„homme vrai“ n'est plus qu'une dérision, une ordure.

⁴⁾ Yi-ts'ouen de Siue-fong (Fou-tcheou, 822-908), le maître auquel remontait la lignée locale des auteurs du *Tsou-t'ang tsi*.

⁵⁾ 太似好手. Le nom de Lin-tsi est écrit ici 林際, graphie fautive qui se retrouve ailleurs. Le *King-tö* . . . , xii, p. 290c, cite en note la remarque de Siue-fong, mais en ces termes: 大似白拈賊.

⁶⁾ 落浦, écrit ailleurs 洛浦, 樂普. Cette dernière graphie est celle du *Lin-tsi lou*, qui rapporte aussi cet épisode (§ 106, p. 180) et fait de ce personnage (§ 105, p. 179) un assistant de Lin-tsi. Son nom était Yuan-ngan 元安; il vécut de 834 à 898 et résida sur le mont Lo-p'ou qui se trouvait dans la préfecture de Li 澧州 au Hou-nan (cf. la note de Yanagida dans son édition du *Lin-tsi lou*, p. 179).

⁷⁾ 從上 (ailleurs: 從上來). Traditionnellement ce sont Tö-chan et Lin-tsi lui-même qu'on oppose comme pratiquants respectifs du bâton et du *khât* (德山棒, 臨濟喝). Mais c'est Ma-tsou (709-758) qui passe pour avoir le premier fait usage du *khât*.

⁸⁾ De la vérité, de la bonne méthode

maître dit: „Qu'est-ce que c'est, la proximité"? Lo-p'ou fit alors *khat*. Le maître le battit.

Comme Tö-chan ¹⁾, lorsqu'il voyait un moine [venir] le consulter, aimait à en profiter pour le battre, le maître chargea un des ses assistants d'aller chez Tö-chan: „S'il te bat, attrape son bâton de soutien ²⁾ et donne-lui en un coup!" L'assistant alla chez Tö-chan et fit selon les indications du maître; alors Tö-chan rentra dans sa cellule. L'assistant s'en revint et fit rapport. Le maître dit: „Je m'étais toujours méfié de ce vieux gaillard" ³⁾!

Comme un moine se tenait à ses côtés pour le servir, le maître leva son chasse-mouches ⁴⁾. Le moine salua en s'inclinant; le maître le battit. Par la suite, comme un (autre?) moine se tenait à ses côtés pour le servir, le maître leva son chasse-mouches. Le moine n'y prit aucunement garde; le maître le battit aussi. — Remarque supplétive ⁵⁾ de Yun-men ⁶⁾: „Il n'y a qu'à être soi-même [?]" ⁷⁾!

1) Siuan-kien de Tö-chan 德山宣鑑 (782-865), un contemporain de Lin-tsi et son rival dans le sud (le Tö-chan est au Hou-nan), célèbre pour ses pieux blasphèmes et pour ses coups de bâton. Il fut le maître de Siue-fong, et on le voit dans le *Lin-tsi lou* (§ 126, p. 207) assisté par Lin-tsi qui l'aurait donc lui aussi eu pour maître; mais d'après Rikugawa (*Rinzai oyobi Rinzairoku no kenkyū*, 1949, p. 296) il s'agirait au § 126 du *Lin-tsi lou* d'un autre Tö-chan, plus âgé. En effet, dans le passage du *Lin-tsi lou* (§ 106, p. 180) qui correspond en gros au présent passage du *Tsou-t'ang tsi*, Siuan-kien est qualifié de „Tö-chan le second", 第二代德山.

2) *Tchou-tchang* 接柱杖 (d'autres sources écrivent 拄), un bâton de vieillesse; Tö-chan devait être âgé à ce moment. Le *Lin-tsi lou* (§ 106, p. 180) écrit 接住棒, „attraper et arrêter le bâton" (*pang* est plutôt un bâton à battre).

3) *King-tö* . . . , xv, p. 318a (notice sur Tö-chan): „A l'avenir, je me méfierai de ce gaillard" (*heou-lai* 後來 au lieu de *ts'ong-lai* 後來).

4) Ce paragraphe se rapproche d'un passage du *Lin-tsi lou*, § 16, p. 23, mais d'assez loin. Un maître levait son chasse-mouches pour marquer qu'il accueillait un consultant; celui-ci devait s'incliner avec respect.

5) *Tai yun* 代云. On appelle *tai-yu* 代語 une remarque faite par un maître postérieur „à la place" d'un maître ancien qui ne s'est pas expliqué en clair dans un de ses *logia*. C'est la forme que prend l'exégèse dans le Tch'an, où l'on ne pratique pas le commentaire „écrit" (不立文字). Ce genre de remarques abonde dans les recueils de *logia*; on les désigne aussi par le terme *nien* 拈, „piquer du doigt", relever, citer une parole ancienne pour en „jouer" et en donner une interprétation personnelle (拈弄, 拈提, 拈舉, 拈評, etc.). Le *Tsou-t'ang tsi* en est plein; Yanagida a dressé une liste de quarante-huit maîtres dont de telles remarques y sont citées (article de 1953, pp. 68-71).

6) Wen-yen de Yun-men 雲門文偃 (ca. 862-949), un des successeurs de Yi-ts'ouen de Siue-fong, qui s'installa plus tard au mont Yun-men dans le Kouang-tong.

7) 只宜專家. L'expression *tchouan-kia*, qui revient souvent dans le *Tsou-*

Le *ho-chang* Houang-po dit à l'assemblée: „Autrefois, j'ai consulté Ta-tsi ¹⁾ avec un ami religieux dont le nom personnel était Ta-yu (le Grand Idiot) ²⁾. Cet homme avait pérégriné en toutes régions; son oeil de Loi était clair et pénétrant. Il réside à Kao-ngan. Ayant fait le vœu de ne pas aimer la société, il perche tout seul dans une cabane de montagne ³⁾. Lorsque nous nous quittâmes, il me fit cette recommandation: „Si par la suite tu rencontres quelqu'un d'intelligent, dis-lui de venir tout seul me rendre visite.” Alors le maître [Lin-tsi], qui se trouvait dans l'assemblée [des auditeurs de Houang-po], ayant entendu cela, alla rendre visite [à l'ermite]. Arrivé chez lui, il lui raconta ce qui précède et, jusqu'avant dans la nuit, il parla devant Ta-yu du „Traité du Yoga” ⁴⁾, discourant sur le „rien-que-connaissance”, puis lui posant des questions sur des apories. De toute la soirée, Ta-yu resta impassible sans répondre. Le matin venu, il dit au maître: „Je suis un vieux moine qui réside tout seul dans une cabane de montagne. J'ai pensé qu'étant venu me voir au loin, tu resterais pour la nuitée. Pourquoi, pendant la nuit, as-tu lâché devant moi sans vergogne

t'ang tsi, me paraît d'après les contextes où elle apparaît y être plus ou moins synonyme de *meou-kia* 某家, „un tel”, qui s'emploie au sens de „moi-même”. Cette remarque de Yun-men me reste obscure.

¹⁾ 大寂, nom posthume de Ma-tsou Tao-yi 馬祖道一 (709-788). D'après ce passage, Houang-po aurait été son disciple au cours de ses pérégrinations dans sa jeunesse.

²⁾ 大愚, mentionné dans *King-tō* . . . , x, p. 273c, parmi les successeurs de Tche-tch'ang de Kouei-tsong (ci-dessus, p. 276, n. 1). Le *Lin-tsi lou*, § 121, p. 199, indique qu'il résida „aux rapides de Kao-ngan” 高安灘頭, probablement sur les hauteurs dominant le Kin-kiang. Rikugawa (1949, pp. 131-135) a recueilli quelques informations sur lui. Il a laissé son nom à une montagne proche de Kao-ngan, le Ta-yu chan (*Ti-ming ta ts'eu-tien*, p. 76). — Ce long passage sur Ta-yu est très différent du texte à peu près correspondant du *Lin-tsi lou*, § 121-123, pp. 199-204, et du *King-tō* . . . , xii, p. 209a-b. Dans ces sources plus tardives, Ta-yu perd la vedette, comme „éveilleur” de Lin-tsi, au profit de Houang-po, sans doute formellement reconnu dès lors dans les généalogies comme le „maître-patriarche” de Lin-tsi.

³⁾ La chronologie permet de supposer que ceci se passait lors de la proscription de Houei-tch'ang, pendant les années 842 à 846, et qu'à part ses motifs plus nobles Ta-yu voulait simplement se cacher, comme l'ont fait alors tant de maîtres de Tch'an qui, s'ils ne trouvaient pas la protection de quelque magistrat bouddhiste, allèrent se terrer à la montagne, dans des grottes, etc.

⁴⁾ *Yogācāryabhūmi-śāstra*, la grande somme d'Abhidharma de l'école idéaliste (*vijñapti-mātra*), traduite par Hiuan-tsang (*Taishō*, 1579) et qui représentait aux yeux du Tch'an le type de l'intellectualisme à l'indienne qu'il s'agissait d'abattre.

des paroles impures?" Cela dit, il lui appliqua plusieurs coups de bâton, puis le poussa dehors et verrouilla la porte. Revenu auprès de Houang-po, le maître lui rapporta ce qui précède. Houang-po, après l'avoir entendu, inclina la tête profondément et dit: „En voilà un qui sait y faire, comme feu et flamme ¹⁾! Je suis content que tu aies rencontré un *homme*! Y es-tu donc allé pour rien?" Le maître y alla encore et revint Ta-yu, qui lui dit: „La dernière fois, tu as manqué de vergogne. Qu'as-tu à revenir aujourd'hui?" Ce qu'ayant dit, il le bâtonna et le poussa hors de la porte. Le maître s'en revint auprès de Houang-po. Il informa le *ho-chang*, disant que cette fois-ci il ne revenait pas à vide. „Comment donc?" dit Houang-po. Le maître dit: „Sous un seul coup de bâton, me voici entré dans le domaine de Buddha! Dussent pendant cent éons ²⁾ mes os être réduits en poussière et mon corps mis en miettes, dussé-je accomplir d'innombrables tours du mont Sumeru en me prosternant ³⁾, que je ne saurais payer de retour une si profonde bonté!" Ce qu'entendant, Houang-po conçut une joie extrême et dit: „Repose-toi un peu, puis tu rentreras dans la carrière ⁴⁾!" Au bout d'une dizaine de jours, le maître quitta de nouveau Houang-po pour se rendre chez Ta-yu. À peine Ta-yu le vit-il qu'il s'apprêta à le bâtonner. Mais le maître attrapa le bâton, prit Ta-yu à bras le corps, le renversa et le roua de coups de poing dans le dos. Ta-yu ne cessait de faire signe de la tête, en disant: „Moi qui habite tout seul une cabane de montagne et m'apprêtais à passer pour rien toute ma vie, je ne m'attendais pas à trouver un fils aujourd'hui!"

Ayant fini de rapporter [cet épisode], le premier *ho-chang* de Tchao-k'ing ⁵⁾ demanda à son assistant, maître

¹⁾ ? 作者如孟火燃. *Tso-tchō* doit être synonyme de *tso-hia* 作家 (on trouve ailleurs *tso-tchō* 著 -*hia*) qui, dans un passage fameux du *Lin-tsi lou* (§ 7, p. 16), s'applique à des hommes habiles, experts, „sachant y faire". Voir le *Kattō gosen* de Mujaku Dōchū (éd. Kyōto, 1959, cf. *Rev. bibl. de sinologie*, 5, n° 691), p. 426a-b.

²⁾ *Kalpa*, période cosmique.

³⁾ *Ting-k'ing* 頂擎. *K'ing* signifie „élever, offrir". Cf. l'expression *k'ing-kouei* 擎跪, se prosterner en élevant les mains pour offrir quelque chose. *Ting* doit avoir le sens de „se prosterner front contre terre", comme dans 頂禮, 頂拜. Faire le tour d'un lieu saint (*pradakṣiṇa*) en se prosternant à chaque pas est un rite bien connu des pèlerins bouddhistes. — *K'ing* est peut-être pour *tche* 掣, qui peut avoir le sens de „s'allonger, s'étendre" (la variante est attestée dans le *Touen-houang pien-wen tsi*, p. 314, n. 203).

⁴⁾ ? 出身.

⁵⁾ 先招慶和尚. Il doit s'agir de Houei-leng (854-932, (*sup.*, p. 266, n. 3), le premier abbé du Tchao-k'ing sseu de Ts'iuan-tcheou, ses successeurs étant

Yen ¹⁾, pourquoi, alors que [Lin-tsi] avait obtenu l'éveil grâce à cet autre, il l'avait battu de son poing. L'assistant dit: „À l'époque [du Buddha], l'enseignement et la conversion avaient pour cause unique le Buddha. Aujourd'hui, c'est à la force des poignets: tout ne dépend que de vous-même ²⁾!”

En raison de quoi, le maître se mit au service de Ta-yu pendant plus de dix ans. Lorsque Ta-yu approcha de sa transformation de passage ³⁾, il fit au maître la recommandation suivante: „Mon fils, tu n'as pas gâché ta vie ⁴⁾. Il te faut encore, lorsque sera terminée cette génération qui est la mienne, sortir dans le monde ⁵⁾ et transmettre l'esprit. Et surtout n'oublie pas Houang-po!”

Par la suite, le maître fit œuvre de conversion et de salut à la préfecture de Tchen ⁶⁾. Bien qu'il eût pris la succession de Houang-po, toujours il faisait l'éloge de Ta-yu. Quant à ses méthodes de conversion, il pratiquait beaucoup le *khat* et le bâton.

Une fois, il dit à l'assemblée ⁷⁾: „Que seulement, en tout temps et sans plus d'interruption ⁸⁾, tout ce qui touche vos yeux soit *cela*! Pourquoi ne le comprenez-vous pas? C'est seulement parce qu'en raison des passions qui naissent et qui interceptent en vous la sagesse, votre conscience devient sujette à des transformations,

qualifiés de „moyen”, 中招慶, et de „postérieur” 後招慶 (cf. Yanagida, 1953, pp. 50-52).

¹⁾ 侍者師演: ou Che-yen, qui paraît impossible comme nom propre? Un „Yen l'assistant” 演侍者 est mentionné à plusieurs reprises dans les „remarques” dialoguées du *Tsou-t'ang tsi*; il semble bien s'agir d'un assistant de Houei-leng (Yanagida, *ib.*, pp. 50-51).

²⁾ 今日威拳總屬君 (?).

³⁾ *Ts'ien-houa* 遷化, sa mort. Vieux terme chinois d'origine taoïque, devenu courant dans le bouddhisme (voir l'article de Mochizuki, *Bukkyō daijiten*, pp. 2952-2953).

⁴⁾ ?子自不負平生.

⁵⁾ *Tch'ou-che* 出世 ne signifie pas sortir du monde, mais sortir dans le monde. Cf. p. ex. *Lin-tsi lou*, § 135, p. 215, l. 3.

⁶⁾ Tchen-tcheou (*sup.*, p. 279, n. 2), ici qualifié de préfecture supérieure 鎮府. Il ne semble pas que Tchen-tcheou ait jamais eu droit officiellement à ce titre (des Rotours, *Traité des fonctionnaires* . . . , p. 682).

⁷⁾ Prédication collective très proche de *Lin-tsi lou*, § 30-31, pp. 45-48, mais abrégée. La première partie en figure aussi dans le *Tsong-king lou*, xcvi, p. 943c.

⁸⁾ Lire 聞 pour 聞. Les passions (*ts'ing* 情), les troubles de la vie affective et empirique, voilent la connaissance foncière que vous avez de l'esprit unique (*yi-sin* 一心) et vous vouent à la différenciation phénoménale. Cette formule et celles qui suivent se retrouvent chez Houang-po, chez Tsong-mi. Elles remontent à des textes chinois de l'école Avatamsaka des VII^e-VIII^e siècles; voir la note de Yanagida, éd. du *Lin-tsi lou*, p. 47.

et votre essence à des différenciations. Et c'est pourquoi, trans-migrant dans le triple monde, vous subissez toutes sortes de douleur. Vénérables, le *dharma* de l'esprit est sans forme; il compénètre les dix régions. Dans l'œil, on l'appelle la vue; dans l'oreille, l'audition; dans les mains, la préhension; dans les pieds, la course ¹⁾. Il n'y a là en fait qu'un unique rayonnement subtil, qui se répartit en six combinaisons ²⁾. Qu'aucune pensée ne se produise, et il n'y aura partout que délivrance. Vénérables, voulez-vous avoir mon point de vue? Tranchez la tête du Buddha de rétribution et du Buddha métamorphique ³⁾! Qui satisfait aux dix terres, est comme un travailleur à gages ⁴⁾. Comment cela? C'est qu'il n'a pas pénétré la vacuité des trois éons incalculables ⁵⁾, et c'est pourquoi il y a en lui cet obstacle. Mais s'il s'agit d'un véritable adepte, il n'en pas du tout ainsi.

„Vénérables, c'est ainsi qu'en bref le moine de montagne que je suis s'explique ⁶⁾ sur ses principes en leurs grandes lignes. Hâtez-

1) Manquent l'olfaction dans le nez et le langage dans la bouche, dûment mentionnés dans le *Lin-tsi lou*.

2) 本是一精明, 分成六和合. Cette formule est tirée d'une *gāthā* du *Sūram-gama-sūtra*, le fameux apocryphe du début du VIII^e siècle (*Taishō*, 945, vi, p. 131b). *Ho-ho* peut rendre *sāmagrī*, la combinaison des causes et conditions qui produisent le monde empirique, ou *saṃnipāta*, la rencontre des six organes des sens, de leurs objets et des six perceptions. La même formule est également citée et glosée par Houang-po, le maître de Lin-tsi, dans le *T'ch'ouan-sin fa-yao* (*Taishō*, 2012A, p. 382a-b), où les six *ho-ho* sont définis au sens de *saṃnipāta* comme la rencontre de l'oeil et du visible, de l'oreille et du son, du nez et de l'odeur, de la langue et de la saveur, du corps et du tangible, de l'organe mental et du *dharma*, et des six perceptions (*viññāna*) qui en résultent.

3) Les deux corps de Buddha plus ou moins empiriques, *saṃbhoga-kāya* et *nirmāṇa-kāya*. Dans *tso-touan* 坐斷, 坐 doit être pour 挫 ou 剝, „trancher”, comme le pense Yanagida. Dans un autre passage bien connu du *Lin-tsi lou* (§ 63, p. 110), c'est le meurtre des Buddha sans distinction (et des patriarches, et des saints, et des parents) qui est formellement préconisé.

4) Les dix terres (*bhūmi*) sont les étapes successives de la carrière du Bodhisattva telles que les enseigne le bouddhisme indien. Le Bodhisattva est ici comparé à un travailleur à gages (*k'o-tso-eul* 客作兒) qui ne travaille qu'en vue de son salaire (la *bodhi*). L'image (et le terme) sont tirés de la parabole du fils prodigue dans le „Lotus de la vraie Loi” (*Saddharmapuṇ-darīka-sūtra*, trad. Kumārajīva, *Taishō*, 262, ii, p. 17a, l. 26). L'original sanscrit a *puṇḍarīka karmakurvant* (éd. Wogihara-Uchida, ch. IV, p. 100, l. 18).

5) *Asaṃkhyeya-kalpa*. durée de la carrière du Bodhisattva.

6) 話破, il faut sans doute lire 說破. L'expression *chouo-p'o* se retrouve ailleurs dans le *Tsou-l'ang tsi* (v, éd. Kyōto, II, p. 51, l. 15); elle est aussi dans le *Lin-tsi lou* (§ 70, p. 121) et reste usuelle de nos jours, au sens de „s'expliquer en clair”.

vous de regarder par vous-mêmes! Précieux est le temps! Que chacun fasse effort!"

Ses autres réponses en réaction aux mobiles ¹⁾ se trouvent exposées en large dans des Notes particulières ²⁾.

Le 10^e jour de la 4^e lune de la 7^e année Hien-t'ong (27 mai 866), il manifesta sa transformation ³⁾. Son nom posthume fut „Grand maître de Rayonnement de sagesse" ⁴⁾; le nom de son stūpa, „Vide clarifié" ⁵⁾.

¹⁾ 應機對答. Le maître réagit à ces „mobiles" (motifs, occasions) d'enseignement que sont les disciples et leurs questions.

²⁾ *Pie-lou* 別錄. Nouveau témoignage sur un document écrit; cf. p. 278, n. 6. Le *Lin-tsi lou*, dans sa notice biographique (§ 154, p. 236), mentionne aussi un *hing-lou* 行錄 sur Lin-tsi. Sur d'autres témoignages de ce genre dans le *Tsou-t'ang tsi*, voir Yanagida, 1953, p. 66.

³⁾ Cette date de la mort de Lin-tsi est celle de la plupart des autres sources, mais la notice biographique ajoutée (sous les Song?) à la fin du *Lin-tsi lou* (§ 154, p. 236), et qui passe pour reposer sur une inscription du stūpa de Lin-tsi dont l'authenticité est généralement mise en doute, en donne une autre: 18 février 867 (10 de la 1^e lune de la 8^e année Hien-t'ong). On n'a pas fourni jusqu'ici, que je sache, d'explication satisfaisante de cette curieuse divergence.

⁴⁾ Houei-tchao ta-che 慧照大師.

⁵⁾ Teng (ou Tch'eng) -hiu 澄虛. Pour *hiu*, d'autres sources ont *ling* 靈 (*Song kao-seng tchouan*, p. 779b; *King-tō* . . . , p. 291a).

Addenda.

P. 266 et n. 3. Le „Traité d'épigraphie du Fou-kien" 福建金石志, publié vers 1930 par l'Association archéologique du Fou-kien avec des notes du poète bien connu de Fou-tcheou, Tch'en Yen 陳衍, et d'un des ses disciples, cite (v, p. 3 a-b) une stèle de „Houei-leng, l'ancien du Tchao-k'ing tchan-yuan" 招慶禪院長老惠稜, dont le texte lui confère en 914 le *hao* de Hiuan-wou ta-che 玄悟大師. D'après le *Che-kouo tch'ouen-tsi'ieou*, cité en note, Houei-leng était originaire de Yen-kouan près de Hang-tcheou (ci-dessus, p. 277, n. 4); il reçut aussi le *hao* de Tch'ao-kiue ta-che 超覺大師.

P. 267, n. 1. La monographie sous-préfectorale de Ts'iuan-tcheou, *Tsin-kiang hien-tche* 晉江縣志 (1765, éd. révisée en 1866), xv, p. 29a, rapporte qu'une annexe des Mille Buddha 千佛院 avait été fondée par le préfet Wang Yen-pin au K'ai-yuan sseu 開元寺, le principal monastère de Ts'iuan-tcheou, et que Sing-teng 省澄 y résida pendant dix ans avant d'être nommé abbé du Tch'eng-t'ien sseu 承天寺; ce dernier nom fut donné sous les Song, en 1007, à un Nan-tch'an sseu 南禪寺 qui avait été fondé sous les T'ang Méridionaux, entre 954 et 960, et auquel avaient été dévolus alors les biens désaffectés du Tch'ao-k'ing yuan 招慶院.

P. 267, n. 2. Le *Tsin-kiang hien tche*, xv, p. 20a, fait du Fou-sien Tch'ao-k'ing sseu un seul et même monastère, situé au nord de Ts'iuan-tcheou, sur la falaise des Pruniers de montagne 山梅巖, et qui avait été fondé par Wang Yen-pin entre 906 et 923.